

boue, un cadavre qui grimaçait. le Cadeau du Crime !

Le meurtrier, décrivant une courbe, était revenu au point de départ, au lieu de l'assassinat !...

Peu à peu son regard devint fixe, vireux ; ses traits s'abaissèrent ; s'avancant comme l'eût fait un automate, il se baissa et appliqua son oreille sur le cœur du Crime.....

Puis, après un instant, se relevant tout droit dans la nuit :

— "*Voici que les morts vivent aussi !*" Cria-t-il en éclatant d'un rire convulsif :

Le Remords était fou.

DENIS RUTHBEN.

P. Q. Canada Janvier 1887.

L'ÉTUDE DU GREC

(Pour l'Étudiant.)

Le Grec devant l'histoire (chez les Romains et chez les Modernes.)

Eusèbe, Eugène, Philippe, Etienne.

Philippe. — Maintenant, mon cher Eugène, si nous consultons l'histoire, ne vient-elle pas ici à l'appui de l'expérience ? Ne nous dit-elle pas qu'en effet, c'est par l'étude de la langue grecque, que les Romains viennent à bout de conduire tous les arts et la langue latine même à ce point de perfection où l'on sait qu'ils furent amenés du temps d'Auguste, et par là, de procurer à leur Empire une gloire non moins solide, ni moins durable que celle de leurs conquêtes ? Ne nous dit-elle pas que c'est cette même langue grecque qui a formé les Virgile, les Horace, les Cicéron, les Tite-Live et toute cette légion d'hommes qui produisirent cette fertile moisson d'écrits excellents en tout genre, et qui depuis a enrichi tous les siècles ? C'est donc avec raison qu'Athènes était alors regardée comme le domicile de toutes les sciences

comme la capitale du monde entier pour l'éloquence, comme le rendez-vous des meilleurs esprits qui songeaient à se perfectionner dans les arts et la littérature.

Etienne. — Je dois te rendre justice, mon cher Philippe : tu exploites avantageusement les ressources que l'histoire peut fournir en faveur de l'étude du grec ; cependant, permets-moi de te le dire, il y a une chose qui m'étonne fort, surtout après le luxe d'érudition que tu viens de déployer.

Philippe. — Et qu'est-ce donc ?

Etienne. — C'est ton silence absolu sur les craintes qu'inspiraient à Caton le censeur, le zèle et même la passion de la jeunesse romaine de son temps pour l'étude des lettres grecques.

Eugène. — Ces craintes, en effet, me semblent significatives : elles déposent contre le grec et nullement en sa faveur.

Philippe. — Plutarque diffère alors d'opinion avec toi. Car, après avoir rapporté le danger tant redouté par Caton, il se hâte d'ajouter que l'expérience fit voir tout le contraire, et que jamais la ville de Rome ne fut si florissante, ni son empire si grand, qu'à l'époque où les lettres et les sciences grecques y furent en honneur et en crédit.

Eusèbe. — Philippe vous citait tout à l'heure, mes amis, quelques-uns des beaux génies qui se reconnaissent eux-mêmes redevables aux Grecs d'avoir occupé le trône de la littérature dans l'antique Italie. Mais, sans avoir recours à ces exemples étrangers, rappelons des faits plus récents, et moins éloignés de nous. N'est-ce pas dans les trésors inépuisables de l'antiquité, que nous voyons tous les plus grands écrivains de l'Europe moderne puiser avec un succès constant ? N'est-ce pas en traduisant, en étudiant à fond les langues grecque et latine que les meilleurs écrivains du 17^e siècle ont pu arriver à cette perfection de style qui est une des gloires de la nation française ? Enfin, n'est-ce pas l'étude des chefs-d'œuvre de l'ancienne Grèce qui a contribué si puissamment à développer le génie des Racine, des Corneille, des Milton, des d'Aguesseau, des Buffon, des Fénelon, des Bossuet et de tant d'autres ? Qui oserait le nier, lorsqu'eux-mêmes les reconnaissent